Panayotova (Boriana), *L'image de soi et de l'autre. Les Bulgares et leurs voisins dans les manuels d'histoire nationale (1878-1944)*

Québec : Presses de l'Université Laval (« Interculturelle »), 2005, 240 p.

Liliana Deyanova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2023>

DOI : 10.4000/balkanologie.2023

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

ISSN : 1279-7952

Référence électronique

Liliana Deyanova, « Panayotova (Boriana), *L'image de soi et de l'autre. Les Bulgares et leurs voisins dans les manuels d'histoire nationale (1878-1944)* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. IX, n° 1-2 | 2005, mis en ligne le 14 janvier 2010, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.2023>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Panayotova (Boriana), *L'image de soi et de l'autre. Les Bulgares et leurs voisins dans les manuels d'histoire nationale (1878-1944)*

Québec : Presses de l'Université Laval (« Interculturelle »), 2005, 240 p.

Liliana Deyanova

RÉFÉRENCE

Panayotova (Boriana), *L'image de soi et de l'autre. Les Bulgares et leurs voisins dans les manuels d'histoire nationale (1878-1944)*, Québec : Presses de l'Université Laval (« Interculturelle »), 2005, 240 p.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Texte traduit par Stylian Deyanov.

- 1 Les recherches sur les cadres institutionnels de la mémoire collective bulgare entrent dans une phase de professionnalisme passionnant¹. Cette monographie de la jeune chercheuse canadienne – qui a fait des études en histoire et a enseigné en Bulgarie, sur les manuels nationaux d'histoire pour le cycle primaire – fait partie de cette tendance. Elle mérite une place particulière dans la longue et monotone liste de publications sur « l'image de soi et de l'autre ». Il s'agit, en effet, ici d'une étude précise et originale dans son approche et son analyse de la structure des textes des manuels et du canon historique national ; une étude qui avance, par ailleurs, des thèses provocatrices sur les limites du récit identitaire scolaire (une question d'actualité brûlante).

- 2 À partir d'un corpus de manuels scolaires d'histoire nationale utilisés dans l'enseignement primaire entre 1878 et 1944², l'auteur étudie comment on raconte aux enfants ce que la Patrie représente, comment l'institution scolaire participe à la construction du métarécit du progrès de la Nation et quelle est l'image que le peuple bulgare se fait de soi-même et de ses voisins. L'auteur analyse 36 manuels et choisit un manuel – représentatif – pour effectuer une analyse structurale en profondeur : le manuel *Connaissance de la Patrie pour la 3e et la 4e* (enfants entre 9 et 11 ans) d'Ivan Pastoukhov (première édition en 1920). C'est le manuel de la discipline *Obshtestvoznanie* (connaissance de la Patrie), une matière qui se scinde en un tiers de *Géographie*, un tiers d'*Instruction civique* et un tiers – qui porte le nom – d'*Histoire*. Dans ce manuel, Boriana Panayotova retrouve ce que l'on appelle, d'après Prop et Lotman, le « texte invariant », le texte matriciel de l'histoire nationale. L'étude des autres manuels qu'elle réalise montre qu'ils reprennent tous les mêmes schémas : les évènements racontés, les personnages présentés et les messages s'y répètent.
- 3 Une des thèses principales soutenue par l'auteur est qu'il y a une ressemblance entre le texte scolaire et le texte de fiction : les leçons suivent les principes du récit de fiction ; ce qui justifie le choix de l'approche sémiotique de Greimas. À l'aide de son *modèle actantiel*, Boryana Panayotova cherche derrière les évènements la structure invariable Nous-Autres en dégagant les personnages-types, les relations-types et les lieux sacralisés. L'idéal-type du Nous est représenté par les héros positifs que sont les grands personnages de l'histoire nationale. Ils sont les instruments principaux du discours historique officiel³. L'analyse se fait en deux temps : la Bulgarie libre et la Bulgarie soumise (les cinq siècles de joug, gravés dans la mémoire de tout Bulgare, faisant avant l'objet des chapitres 2 et 3).
- 4 Le premier chapitre – introductif – présente le contexte de la « mémoire scolaire » : la « balkanisation » des Balkans, dans le cadre des nationalismes balkaniques du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle. Les différents modèles de nationalismes y sont présentés, notamment les modèles français et allemand (nation-contrat ou nation-âme du peuple). Pour l'auteur, le nationalisme balkanique s'inscrit dans la filiation de la conception dite allemande de la nation, fondée sur une communauté de race, de langue, d'histoire et de culture. L'auteur discute du « protonationalisme populaire » d'Hobsbawm, ce sentiment d'appartenance collective précédant les processus de construction de l'État-Nation (comme, par exemple, l'orthodoxie, l'élément le plus important des « représentations balkaniques », un élément d'ailleurs plus culturel que religieux). L'auteur examine ici les diverses raisons pour lesquelles les frontières « naturelles » dans les Balkans se discutent, encore aujourd'hui, avec tant de violence ; ce qui engendre « dans l'imaginaire balkanique, la perception du voisin en tant qu'ennemi redoutable. (...) L'image perdure encore » (p. 36).
- 5 Dans le chapitre « La Bulgarie libre », le héros, le peuple et l'État composent « une sorte de Trinité ». Le manuel étudié propose 28 personnages (18 chefs d'État, trois hommes de lettres, deux religieux et cinq boyards) ; 20 offrent des modèles positifs, cinq des modèles négatifs. L'incarnation héroïque préférée est celle du chef d'État, toujours courageux mais dans des rôles différents : libérateur, fondateur, patriote-martyr (Samouïl), civilisateur (Omourtag), père du peuple (Boris Ier),... Le manuel multiplie les images de héros positif ; les « méchants » y sont quatre fois moins nombreux. « Le manichéisme est à la base de l'organisation du récit scolaire » souligne l'auteur. Le contact avec l'Autre, l'étranger, est d'ordre militaire. Et parmi ces étrangers qui

participent au récit, seuls six portent des noms propres. Les Byzantins se voient, par exemple qualifiés de « rusés » et d'« hypocrites » – adjectifs les plus utilisés pour les désigner – et ils auraient souvent recouru à l'espionnage et aux pots-de-vin, leurs armes préférées restant la flatterie et les promesses.

- 6 Dans la troisième partie – « La Bulgarie soumise » – de sa monographie, B. Panayotova montre comment la triade héros-peuple-État est déchue. En revanche, le peuple-héros est, lui, consacré : ce n'est plus le héros mais le personnage collectif qui domine le récit : les Bulgares, le peuple bulgare. Seuls 22 personnages sont évoqués et ils ne remplissent que deux sortes de rôles : mener le peuple dans la lutte contre l'oppresseur et l'instruire pour survivre. La figure héroïque présente deux modalités, le Maître et le Révolutionnaire (d'ailleurs sous l'image du héros épique dans sa formule chrétienne). L'Autre continue de jouer le rôle de l'ennemi, du barbare (les Turcs qui « ne quittent jamais leur barbarie »). L'auteur décrit ici de manière très fine l'axe central du récit scolaire : barbarie versus civilisation. Cet axe dépasse souvent sa finalité essentielle, celle d'incarner l'opposition Orient-Occident, Europe-Empire ottoman.
- 7 La conclusion – « Quelques réflexions sur les limites du récit identitaire scolaire » – est très provocatrice et suscite débats. L'auteur soutient que non seulement le récit analysé mais également *chaque* récit de la mémoire nationale scolaire est exclusif, que « l'histoire nationale est par définition exclusive », que « le paradigme du modèle national » souligne la spécificité et la particularité du Nous et « provoque des réactions d'ordre émotionnelles et non cognitives ».
- 8 Une telle généralisation est discutable. L'idéologie nationale et la mythologie nationale (cette dernière imprégnant le « texte invariant ») sont des phénomènes liés mais pas identiques. Le métarécit national sur le progrès de la nation n'est pas le récit mythologique sur le passé de la nation. Il fait partie en même temps – par définition – du récit moderne sur les droits universels, sur l'égalité et la liberté des nations et des citoyens ; citoyen étant ici entendu comme « citoyen universel » (même si certains politiciens bulgares, après 1878, ont demandé, de manière ironique, « que quelqu'un nous le montre donc, ce monstre de citoyen universel » ; ou que d'autres essayent de le nationaliser par de nouveaux mythes). L'identité nationale, en tant qu'identité civique (ce que Habermas appelle « un patriotisme de la constitution »), doit être approchée, avant toute chose, par la *séparation en deux parties distinctes – instruction civique et récit historique proprement dit* – des manuels (en Bulgarie et ailleurs) qui fait que le récit scolaire historique « oublie » l'une des deux moitiés du métarécit national, à savoir le récit sur les institutions nationales, sur l'organisation sociale. C'est là une des raisons pour laquelle certains historiens continuent à être, aujourd'hui encore, des professionnels de la mythologie nationale et des sentiments patriotiques ; ils laissent alors l'étude de l'instruction civique à d'autres experts, spécialistes, eux, non pas de « l'ordre émotionnel » mais de « l'ordre cognitif ».
- 9 Cette dichotomie n'est, bien entendu, aucunement parfaite et Boriana Panayotova dispose de bien des arguments pour étayer son interprétation. Car, dans les manuels d'instruction civique, on trouve aussi, sans qu'ils soient pour autant prédominants, les idéologèmes de base du nationalisme autoritaire et l'idée que « la plus grande vertu du jeune citoyen est de mourir pour la patrie », cette dernière étant perçue comme la « grande famille »⁴. À l'inverse, un grand nombre des manuels d'histoire sont pénétrés d'un nationalisme libéral-moderne. Ils soulignent ainsi que l'objet de la formation en histoire n'est point de chercher « des idéaux parmi les pitoyables vestiges d'une

grandeur passée » ou de chanter « la gloire des victoires de Krum et de Siméon » mais « d'introduire le jeune citoyen dans le Panthéon de l'humanité ». Le problème vaut bien une recherche sur la longue durée institutionnelle de la pédagogie nationale. D'ailleurs, comme le démontre la recherche de Dessislava Lilova, la jeune nation bulgare pendant la Renaissance présente une formule très flexible de l'identité et emploie de manière très souple les représentations de soi et de l'autre ; elle fait preuve d'un intérêt soutenu pour « l'homme universel ». Dans le « nationalisme populaire » des Bulgares, la nation est moins messianique, plus rationnelle, pragmatique, souple ; mais dans les conditions d'une normativité assez faible avant la création de l'État-Nation. Hélas, après sa construction réelle, l'État n'a pas profité de ce capital symbolique important. Se pose alors la question du bien-fondé de la thèse d'autres historiens qui soutiennent qu'avant les guerres le nationalisme bulgare, à la différence d'autres nationalismes balkaniques, fut « un nationalisme modéré et tolérant »⁵.

- 10 Les questions se multiplient... Et dans la communauté bulgare des sciences humaines les réponses se multiplient également ; ce qui constitue naturellement une évolution positive pour la Cité dans la nouvelle situation post-nationale, puisque l'école continue d'imposer des schémas de classement du monde social, quoique sans le rôle homogénéisateur de l'État fort ; État qui détenait jusque-là – comme l'a montré Pierre Bourdieu – le monopole de la « violence symbolique légitime ». Désormais, la question cruciale est de savoir qui va hériter de l'État et à quoi vont ressembler les manuels d'histoire dans le nouveau régime d'historicité.

NOTES

1. Certaines monographies ont ainsi donné lieu à des discussions très fécondes et notamment celles de Dessislava Lilova (« Les significations du nom national pendant la Renaissance »), de Naum Kaïtchev (« O ! Macédoine tant désirée. L'Armée, l'école et la construction de la nation en Serbie et en Bulgarie 1878-1912 ») ou les publications de l'historien respecté Ivan Elenkov, celles de Rositza Guentcheva sur les cartes nationales de langues, celles de Tchavdar Marinov sur les débats historiographiques macédoniens et bulgares, d'Albena Hranova, Antonia Koleva, Ana Dimitrova, Inna Peleva (l'auteur de *Vazov, l'idéologue de la nation*) et Alexander Kiossev sur le canon national ou encore les études stimulantes menées dans le cadre du *Centre for Advanced Studies*. Enfin, il ne faut pas oublier les études pionnières du professeur N. Danova ; celles de M. Radeva sur les débuts de l'enseignement scolaire d'État ; celles sur les manuels d'histoire menées par l'*Institut des études critiques sociales* ; sur l'image de l'Europe dans les manuels de M. Yakimova et al ; ou encore les monitorings sur l'enseignement d'histoire après 1989 réalisé par Georgy Kazakov de la fondation « Paideia ». Une bibliographie des publications de référence peut être trouvée dans le livre de B. Panayotova qui mène un dialogue permanent avec ses collègues.

2. À savoir de la libération, en 1878, de la domination ottomane – qui avait duré 5 siècles – à l'arrivée des communistes au pouvoir en 1944. La thèse d'un tournant, voire d'une rupture, dans les représentations et les messages véhiculés peut cependant être discutée notamment lorsqu'il s'agit des messages transmis aux enfants au travers « du texte invariant » du récit scolaire, ayant en vue ce que B. Guinée appelle la « culture historique » de la nation – auquel nous préférons la

notion de “mentalité historique” – qui nous incite à envisager cette “mentalité” sur la longue durée.

3. Voir **Ducreux (Maxie-Elizabeth)**, « Histoire et Nation en Europe centrale et orientale XIXe-XXe siècle », *Histoire de l'Education*, (86), numéro spécial, mai 2000.

4. Cité d'après **Elenkov (Ivan)**, « Grajdansko utchenie ili tchitanka za malkite grajdane..., Turnovo 1891 », *Arhiv. Buletin za grajdansko obrazovaniepo istoria*, (3-4), 1997.

5. Voir la première grande Histoire sociale de la Bulgarie : **Daskalov (Rumen)**, *Bulgarskoto obchestvo 1878-1939*, Sofia : IK Gutenberg, T.1, T. 2, 2005.

AUTEURS

LILIANA DEYANOVA

Professeur à l'Université “St. Kliment Ohridski” (Sofia).